Compte rendu, concert. Toulouse, Halle aux Grains, le 18 janvier 2016. Mendelssohn, Beethoven… Martha Argerich, Kamerata Baltica



Voilà un concert qui fera date. Merci aux Grands Interprètes! D'abord la découverte de la sonorité soyeuse d'un orchestre de cordes des plus rares. Fondé par Gidon Kremer il y a 15 ans, cet orchestre de chambre (**Kremerata Baltica**) fait le tour du monde : 1000 concerts en 15 ans! Félix Mendelssohn juvénile (à peine 16 ans) et brillant est magnifié par l'énergie et la beauté sonore de ces cordes. Un pur bonheur de texture, rondeur et délicatesse. Sans chef et avec une complicité de chaque instant chacun est engagé comme rarement. Après cette perfection instrumentale et cette beauté qui crée l'émotion la plus pure, la deuxième oeuvre au programme en a saisi plus d'un. La suite de pièces des **Saisons de Tchaikovsky** qui sous les doigts récents du pianiste Lang Lang avait semblé sans émotions (**NDLR : cf notre compte rendu critique du récital Lang Lang à Versailles**), a ce soir, rendu perceptible ce qu'est l'humour le plus brillant en musique. Alexander Raskatov est un compositeur Russe incroyablement doué, aussi sérieux qu'iconoclaste. Il se permet d'utiliser le composteur Russe le plus connu, Tchaikovski, pour faire de sa suite des Saisons, une peinture humoristique digne de Charlie Hebdo. Avec une grande culture, le sens des phrases musicales est détourné, inversé, voir bafoué… et les Saisons deviennent un

moment de fou rire tant pour les musiciens , qui se saisissent de percussions ou de minuscule trompettes, que pour le public. Moment de jubilation réalisé avec une perfection instrumentale sidérante. Le piano préparé, les appeaux, tout est musique et fait mouche.

Après un court entracte, la transcription des images d'Orient de Schumann par Friedrich Hermann est très réussie avec une complémentarité réjouissante entre le quatuor à cordes par moments et tout l'orchestre. Notons que la beauté des couleurs, la tenue rythmique impeccable et les nuances très abouties évitent toute monotonie à ce superbe orchestre de cordes.

Beethoven : la fée Martha

Pour la dernière partie du concert, **Martha Argerich** fait son entrée avec modestie. Très rapidement sa démarche qui a pu paraitre hésitante, se raffermit à la vue des musiciens de l'orchestre et lorsqu'elle prend place au milieu d'eux, il est aisé de deviner qu'elle est tout à son aise. Sa chevelure est d'argent, son sourire de velours. On dit que ce Deuxième Concerto de Beethoven est son préféré : nous le croyons! Lorsqu'elle écoute avec gourmandise la longue entrés de l'orchestre, il est clair qu'elle hume un parfum qui l'enchante. Il faut dire que les cuivres et vents qui ont rejoint les cordes font merveille, en couleurs, nuances, présence chaleureuse.

La manière dont Martha Argerich se jette à son tour dans la musique tient de l'émotion impatiente d'une enfant sage qui a longtemps attendu son plus grand plaisir. Il m'est impossible ensuite de décrire sagement cette interprétation tout à fait unique. Car ce qui se dégage de ces minutes pour l'éternité est un partage de joie à faire de la musique au sommet. Martha Argerich a des doigts de fées qui savent se faire oublier. Comme il est cruel pour tous les pianiste qui se croient sérieux quand cette dame faite musique fait oublier totalement

son instrument. C’est de la pure musique qui émane de sa personnalité mystérieuse et proche à la fois. La délicatesse du toucher est mozartienne et l’énergie, insatiable. Le délicat rubato donne vie à chaque phrase. La manière de se glisser dans l’orchestre ou de donner l’impression qu’il sort de ses fins de phrases est de la pure magie. Les notes de perles légères sont d’une pureté immaculée. L’Andante est un moment de partage accompli entre Martha et tous les musiciens. Même les abominables tousseurs du public ont su se taire, c’est dire! Le final caracole et vole à tire d‘ailes dans une joie sans limites. Toute notion de virtuosité s’évanouit : la Musique, c’est facile : c’est comme Martha respire.

Le bis permet de retrouver Martha Argerich seule et heureuse de jouer du Scarlatti avec des notes répétées comme une folie douce. Un pur bonheur. Mais la grande générosité des musiciens a été de nous donner en bis tout le dernier mouvement du Concerto. Introduite par Martha Argerich dans un tempo jubilatoire, c’est une véritable explosion de bonheur musical auquel nous assistons. Un feu d’artifice irradiant!

Un très grand concert ce soir avec d’immenses musiciens, et Martha, impératrice magique pour une musicalité absolue.

Compte Rendu Concert. Toulouse.Halle-aux-Grains, le 18 janvier 2016; Félix Mendelssohn (1809-1847): Symphonie pour cordes en ré mineur n°7 ; Piotr Illitch Tchaikovski (1840-1893)/ Alexander Raskastov (né en 1953) : Les Saisons ; Robert Schumann (1810/1856) / Friedrich Hermann (1827-1907): Images d ‘Orient,Opus 66; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto pour piano n°2, en si bémol majeur,Opus 19 ; Martha Argerich, piano; Kremerata Baltica;

CD événement. SCHUBERT : Symphonies n°8, 9 (Gewandhausorchester Leipzig, H Blomstedt – nov 2021 – 2 cd DG Deutsche Grammophon)



CD événement. SCHUBERT : Symphonies n°8, 9 (Gewandhausorchester Leipzig, H Blomstedt – nov 2021 – 2 cd DG Deutsche Grammophon). Blomstedt marmoréen… Voici un témoignage de la direction du chef suédois Herbert Blomstedt qui fut directeur musical du Gewandhausorchester de Leipzig (1998 – 2005). Il indique combien son Schubert est bruknérisé mais avec toute l'intensité et la couleur sonore propres aux instrumentistes performants de Leipzig.

Dans la Symphonie 8 « inachevée » : on note immédiatement les proportions installées par le maestro, la grandeur et une certaine dureté du premier mouvement, auquel le second apporte une lueur plus trouble, vite rattrapée par l'idée de la solennité, déjà omniprésente dans la première séquence. Le détail des tableaux pastoraux où brillent les timbres des bois et des vents contrastent très fortement avec la puissance sombre, presque lugubres des contrebasses… Blomstedt inscrit l'écriture dans un format colossal, inscrit dans le marbre le plus grandiose, brucknérien, sans pour autant négliger, bien

au contraire le relief plus introspectif, voire étrange des pages où les bois chantent. Ampleur et intimisme, monumentalité et soie pastorale grâce à des instrumentistes de premier plan.

Novembre 2021 : Herbert Blomstedt dirige le Gewandhausorchester Leipzig

éloge du détail et du colossal

Symphonie n°9 : puissante fanfare, étagement lointains grandioses, avec toujours cet hédonisme somptueux qui polit chaque timbre ; bois chauds et ronds, cordes d'une souplesse rubannée infinie … Blomstedt est un peintre dont la sensibilité cherche cependant moins la transparence que la rondeur cuivrée, puissante, volontiers rugissante et bondissante. C'est un orchestre dragon moins une cathédrale sonore, dont la tension tellurique regorge de flamboyance et de couleurs majestueuses. L'effet machine colossale envahit aussi l'Andante, lui imprime sa battue à l'échelle du monumental ; là encore le chef sculpte de superbes effets, ciselant même chaque partie des bois, vents. Le Scherzo avance dans une légèreté absente ailleurs, une rythmique quasi dansante qui même à l'échelle du colossal s'avère fluide, allante, jaillissante. Le dernier Allegro fait valoir les formidables cuivres de Leipzig au relief exalté, dont chaque éclat et sursaut qui claque avec un panache saisissant (trompettes affûtées), relance constamment la tension voire l'urgence de la partition. Dans cette transe mesurée, Blomstedt réussit de loin le meilleur mouvement de ce double

coffret.

_____

CD événement. SCHUBERT : Symphonies n°8, 9 (Gewandhausorchester Leipzig, H Blomstedt – nov 2021 – 2 cd DG Deutsche Grammophon).

Acis et Galatée de Haendel à Clermont-Ferrand



CLERMONT-FERRAND. Haendel : Acis et Galatée, les 4 et 6 février 2016. Créée à Avignon en octobre 2015, voici dans la ville qui a sélectionné les chanteurs solistes de cette nouvelle production, Acis et Galatée de Haendel, pastorale tragique et sanglante qui nécessite un chant articulé ciselé et un orchestre sur instruments anciens, bondissant, dramatique, habité. **CLASSIQUENEWS était présent lors du dernier concours de chant lyrique de Clermont-Ferrand en octobre 2015 (VOIR notre reportage vidéo 24ème Concours international de chant lyrique de Clermont-Ferrand ; *entretien avec Damien Guillon, directeur***

musical de la production, à propos de la distribution à constituer dans Acis et Galatée ; entretien avec le baryton lauréat Edward Grint, distingué pour chanter Polyphème) où entre autres une partie de la distribution était sélectionnée au cours de la Finale : ainsi on été choisis, les chanteurs Patrick Kilbride, dans le rôle de Damon, et Eg-dward Grint, dans le rôle de Polyphemus. A leurs côté c'est l'excellent Cyril Auvity qui chante Acis (avec Katherine Crompton en Galatea).

L'opéra Acis et Galatée de Haendel présenté par l'Opéra de Clermont-Ferrand :



« Conte cruel pour bergère dévergondée*. Un homme aime une femme. Mais un autre homme aime la même femme. Et c'est le drame ! Autrement : un jeune homme pauvre aime une jeune femme pauvre mais belle (jusqu'ici pas de lutte des classes !) mais un vieil homme riche, puissant et surtout laid aime aussi le tendron. Et c'est le drame ! Mais au-delà de la fable, Haendel et Ovide nous disent que la femme désirante a de bien dangereux pouvoirs… Et quand Ovide est là, Shakespeare n'est jamais très loin tant ses mots s'installèrent en lui, fasciné qu'il fut par son artifice fantastique, sa merveilleuse théâtralité et une sexualité omniprésente. Car Shakespeare était porté sur le sexe, indubitablement et Les Métamorphoses fut son livre d'or. Un hommage théâtral donc mais également musical grâce à Haendel qui donna ses lettres de noblesse à l'opéra anglais. Avec Damien Guillon et Anne-Laure Liégeois, William Shakespeare sera à la fête ! »*

ACIS AND GALATEA de Georg Friedrich Haendel (1718)

à l'Opéra-Théâtre de Clermont Ferrand

Informations Réservations

Jeudi 4 février 2016, 20h

Samedi 6 février 2016, 15h

Cyril Auvity, Acis

Katherine Crompton, Galatea

Patrick Kilbride, Damon

Edward Grint, Polyphemus

Emilie Nicot, Choriste

Ensemble musical Le Banquet Céleste

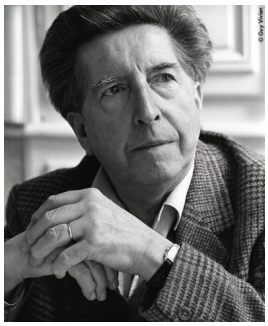
Damien Guillon, direction musicale

Anne-Laure Liégeois, Mise en scène et scénographie



Illustration : © Ludovic Combe – création à Avignon (au premier plan, Edward Grint. Au second plan : de G à D : Cyril Auvity et Patrick Kilbride)

Concert du lancement de l’année Dutilleux



Paris, Philharmonie. Concert Dutilleux, le 22 janvier 2016, 20h. Lancement officiel de l'année du Centenaire Dutilleux, ce 22 janvier 2016 à la Philharmonie de Paris. Le 22 janvier est le jour anniversaire de l'année Dutilleux 2016 : Henri Dutilleux est en effet né le 22 janvier 1916 : c'est donc le jour de son centenaire. A cette occasion la Philharmonie de Paris propose (à 20h30) un concert exceptionnel : Quatuor à cordes « Ainsi la nuit » et « Trois strophes sur le nom de Paul Sacher » couplés avec le Trio pour piano et cordes de Ravel, et la Sonate pour violon et piano de Debussy.

Henri Dutilleux : *Trois strophes sur le nom de Sacher, Préludes*
Maurice Ravel : *Trio pour piano et cordes*
Claude Debussy : *Sonate pour violon et piano*
Henri Dutilleux : *Quatuor à cordes « Ainsi la nuit »*

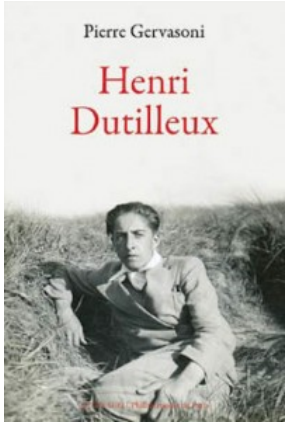
Avec :
Lisa Batiashvili, violon
Valeriy Sokolov, violon
Gérad Caussé, alto
Gauthier Capuçon, violoncelle
Frank Braley, piano

Réserver vos places pour le concert de la Philharmonie, ce 22 janvier 2016, 20h



Ainsi la Nuit… Propre aux années 1970, le seul Quatuor à cordes de Dutilleux est « une sorte de vision nocturne » (d'après les propres paroles du compositeur), fidèle à la sensibilité abstraite et poétique, sensuelle et suggestive de son auteur, un cycle d'états intérieurs qui renouvelle considérablement le genre quatuor. La partition est composée entre

1971 et 1977 (commande de la Fondation Koussevitsky destinée au Quatuor Juilliard). La création française (parisienne) remonte au 6 janvier 20177 par le Quatuor Parrenin. Les Juilliard le créeront de leur côté à Washington en avril 1978. Dédié au mélomane et ami du compositeur, Ernest Sussman, le Quatuor porte un hommage à Olga Koussevitsky. A partir d'Etudes préalables que Dutilleux adresse aux Juilliard pour qu'ils s'exercent à son écriture, Dutilleux élabore un cycle continu, organiquement relié par des « parenthèses » souvent brêves mais fédératrices et porteuses de liant/lien entre les 7 sections du Quatuor. Seuls les parties V à VII sont enchaînées sans parenthèses. Comme une transe rêveuse, nostalgique, d'un caractère nocturne (d'où le titre aux références poétiques manifestes), le cycle cultive l'atmosphère d'une traversée méditative et active, dans des teintes *impressionnistes,* – le terme est utilisé par Dutilleux lui-même. Le parcours va de « Nocturne » (I) à « Constellations » (VI) et « Temps suspendu » (VII). Le principe de mémoire et de réitération, selon le pendule proustien, agrège ici variations et préfigurations dont les échos manifestes tissent comme un morceau vivant de la pensée à la fois, rétroactive et présente. Dutilleux, fusionne aussi Beethoven et l'Ecole de Vienne, pour refondre la notion même de temps musical. la durée en est emblématique du développement toujours condensé, unique, resserré chez Dutilleux qui cultive surtout la puissance suggestive de son écriture.



Même univers enraciné dans la poésie et pénétré de références littéraires à peine voilées pour les **Strophes sur le nom de Paul Sacher**, réalisées pour le 70 ème anniversaire du chef d'orchestre Paul Sacher en 1976. Avec les hommages de Boulez (Messagesquisse) et de Lutoslawski (Sacher Variations), commandées simultanément pour la même occurrence, les pièces de Dutilleux se sont naturellement

imposées par leur grande cohérence et originalité, leur caractère poétique, leur climat suspendu, comme doucement halluciné. C'est Paul Sacher qui créée les Strophes de Dutilleux à Bâle en 1982 : par « Strophes », Dutilleux fait référence et emprunte un mot spécifique à l'écriture poétique car le nom de Sacher revient dans chacun des trois volets, comme autant de rimes ou de retours. Aimant les filiations, les réminiscences là encore « proustiennes », Dutilleux cite Bartok dont Musique pour cordes, percussion et célesta fut justement créé par Sacher en 1937… Le triptyque qui en découle parle à l'imaginaire, à cet ailleurs invisible mais soudainement palpable grâce au tissu sonore élaboré par Dutilleux illuminé, enchanté, enivré, vrai magicien de la mémoire.

approfondir

LIRE aussi notre grand dossier centenaire de Dutilleux 2016

LIRE notre annonce et présentation du prochain livre biographique dédié à Henri Dutilleux par Pierre Gervasoni chez Actes Sud

RADIO. France Musique consacre sa tribune des critiques à la Symphonie n°2 « Le Double » de Dutilleux, dimanche 24 janvier 2016, 14h

CONCERT. En ouverture du prochain Festival Présences de Radio France, le 5 février 2016, **le Philharmonique de Radio France et Mikko Franck jouent de Dutilleux : vendredi 5 février 2016, 20h, Auditorium de la Maison de la Radio – Radio France : concert Francesconi, Dutilleux (La Nuit étoilée) – concert diffusé en direct sur France Musique.**

Poitiers, TAP. Le Quatuor Artemis joue Schumann et Brahms



Poitiers, TAP. Quatuor Artemis. Mercredi 20 janvier 2016. Quatuors pour piano de Schumann et Brahms. In memoriam Friedeman Weigle…. récital chambriste en forme d'hommage. Les instrumentistes du très brillant Quatuor Artemis rendent un adieu plein de respect affectueux à l'altiste Friedemann Weigle. Les trois musiciens du Quatuor Artemis, Vineta Sareika (violon), Gregor Sigl (violon) et Eckart Runge (violoncelle), remodèlent leur programme, change ce qui était annoncé préalablement pour composer avec le pianiste Alexander Lonquich un dernier au revoir à leur compagnon de route et ami décédé. D'un commun accord, ils offrent leur engagement décuplé au diapason de cette célébration intime et personnelle, dans un cycle d'œuvres que Friedemann appréciait particulièrement, qu'il s'agisse du compositeur concerné, ou de la partition ainsi élue. Au cœur de ce parcours plein de tendresse nostalgique, les deux Quatuors pour piano de Schumann et de Brahms, opus 47 et 60, immenses polyptiques dont le romantisme fougueux et introspectifs, idéalement inscrits dans la vie intérieure si passionnante de leur auteur respectif, expriment le lyrisme assumé du programme.



Programme spécial hommage :
Johann Sebastian Bach / Astor Piazzolla : Partita pour trio à cordes « in Memoriam Friedemann Weigle »
Robert Schumann : Quatuor pour piano et

cordes en mi bémol majeur op. 47
Johann Brahms : Quatuor pour piano et cordes en ut mineur op. 60

Poitiers, TAP. Quatuor Artemis.
Mercredi 20 janvier 2016, 20h30
In memoriam Friedeman Weigle….

Informations Réservations

Durée : 1h40 (avec entracte)
TAP Auditorium



L’opus 47 de Robert Schumann : le Quautor pour piano, violon, alto et violoncelle, composée en 1842, est créé à Leipzig en décembre 1844 (quand les Schumann quitte la ville), dédicacé au Comte Wielhorsky qui avait hébergé Robert et Clara pendant leur tournée en Russie en 1844. Sa fraîcheur et sa juvénilité, comme le souligne Clara, l’épouse de Robert dans son Journal, impressionne et saisit l’auditeur. L’activité intérieure qu’y déploie l’auteur a souvent été minimisée, jugée moins convaincante et plus imperceptible que l’éclatant Quintette opus 44 (décembre 1842, dédicacé à Clara). Pourtant ses 4 mouvements annoncent par leur développement mesuré, finement contrôlé et finalement allusif, et Brahms et Fauré.

Compte rendu, concert. Concert du Nouvel An à

Toulouse. Le 1er janvier 2016. Tchaikovski, Bellini, Chostakovitch… Tugan Sokhiev…



Salle comble ce 1er janvier 2016 pour le deuxième concert du nouvel an. La veille au soir les musiciens avaient offert le même programme aux toulousains. Un public rajeuni, et expressif a ovationné les artistes après chaque pièce. Cette relation de plaisir et de confiance entre musiciens, solistes, chef et public a été le moteur d'une alchimie sophistiquée. Car ce programme qui en apparence comprend des pièces « faciles » est en fait exactement construit pour mettre en valeur toutes les facettes de la musique et la subtilité des instrumentistes. Thème général russe certes, avec un joyau belcantiste en son sein du plus sensibles des compositeurs de bel canto italien : Vincenzo Bellini (Concerto pour hautbois). Cela fonctionne à merveille et la délicatesse, la longueur de souffle, l'élégance et la beauté sonore du hautboïste ont apporté une instant de magie fraiche et nuageuse au milieu de couleurs flamboyantes et de rythmes irrésistibles. Car si le hautbois d'**Alexeï Ogrintchouk** est fêté dans le monde entier, le soliste et chambriste inestimable a semblé pendre un plaisir immense lors de l'interprétation des arabesques, volutes et phrases planantes du concerto de Bellini sous la direction lyrique de **Tugan Sokhiev**. L'entente a été admirable entre les musiciens. L'humour et la malice du final prestissimo ont renforcé encore une complicité exquise.

Concert du Nouvel An : Sokhiev, Maestro Crescendo !

Les extraits des principaux ballets de Tchaïkovski ont été un enchantement sous la direction si idiomatique de Tugan Sokhiev. Nous avons toujours loué ses interprétations de Tchaïkovski dont il a régalé Toulouse à l'opéra comme au concert. Même en extraits si précis, le charme de la théâtralité opère, chaque extrait est situé dans l'histoire du ballet. En état de grâce le chef a dirigé tout le concert sans baguette dans un don complet de sa personne. Gestes expressifs de danseur, d'escrimeur, de cavalier, de torero, sourire aux lèvres, yeux noirs ou malicieux, le spectacle de cette gestuelle à l'esthétisme rare a été un enchantement à lui seul. Musicalement les instrumentistes ont tous brillé, explosant de virtuosité et de beauté sonore. La direction si souple de Tugan Sokhiev obtient pourtant une précision rythmique incroyable. Les phrasés sont larges et toujours chantants, les couleurs variées tour à tour éblouissantes ou mordorées, les nuances portées par les mains si expressives du chef atteignent des sommets. Au point que Tugan Sokhiev peut être proclamé « Maestro Crescendo ».

La deuxième partie du concert quitte Tchaïkovski pour Katchaturian et sa Danse du sabre si prompte à mettre en valeur les percussions. Mais ce sont peut être les danses de Chostakovitch qui seront les plus irrésistibles en raison d'un humour incroyable de l'orchestration. Le trombone à coulisse de « Tea for two » ayant la palme, indiscutablement. Le final par la (trop) courte suite de 1909 de l'Oiseau de Feu de Stravinski élargit l'espace sonore avec un crescendo final éblouissant de force maitrisée. Maestro Crescendo oui vraiment, merci Tugan Sokhiev pour ce programme si stimulant permettant de commencer l'année en pleine énergie !

Pris au piège de son succès, alors qu'un premier bis a été donné (la vocalise de Rachmaninov ayant permis le retour du

hautboïste sublime), puis la marche de Radetzky (Johann Strauss père) mettant le public sous la direction du chef avec un charisme incroyable, une partie du public a houspillé Tugan en lui faisant comprendre qu'il n'était pas d 'accord avec la fin du concert, lorsque celui ci voulait partir. Avec un « on ne m'a jamais fait cela », bousculé, mais heureux, Tugan Sokhiev est revenu diriger, musiciens et public pour la reprise de la fameuse marche de Radetzky : un Grand moment de complicité et de partage. Avec un tel chef, un si bel orchestre et un pareil public, l'année musicale s'annonce …. fabuleuse à Toulouse.

Compte rendu, concert. Toulouse. Saint-Pierre-des-Cuisines, le 12-01-2016 ; Franz Schubert (1797-1828) : Trio n°1, D.898, en si bémol majeur ; Trio n°2 ,D.929,en mi bémol majeur ; David Grimal, violon ; Anne Gastinel, violoncelle, Philippe Cassard, piano



La salle Bleue de l'Espace Croix-Baragnon de Toulouse s'est déplacée à l'Auditorium St-Pierre des Cuisines devant le succès attendu. Et c'est effectivement devant une salle comble que s'est produit **Philippe Cassard**, spécialiste indiscuté de Schubert, avec ses deux amis. **David Grimal**, au violon comme **Anne Gastinel**, au violoncelle sont des instrumentistes invités dans le monde entier et ont été dirigés par les plus grands chefs tout en faisant une belle carrière de chambriste. Ils étaient donc tous trois, très attendus dans les deux Trios de Schubert. La complicité entre les musiciens a été d'emblée perceptible. L'homogénéité des sonorités n'a pas été trouvée immédiatement mais s'est construite rapidement. Si les deux Trios sont beaux et agréables, il a été sage de débuter le concert par le Trio en si bémol. Plus léger, plus dansant il a été source de jubilation et de belles énergies.

Mais c'est bien avec le Trio en mi bémol majeur que l'osmose entre les instrumentistes, l'équilibre entre leurs sonorités atteignent des sommets. Cette partition si originale qui débute et se termine avec jubilation est proprement prodigieuse. Privilégiant la précision rythmique, l'ampleur des nuances et la variété des couleurs, nos trois amis musiciens insufflent une vivifiante énergie à chaque instant. La beauté des phrasés et la délicatesse des moindres traits ont provoqué le bonheur du public. C'est bien le thème sublime de l'Andante con moto qui a porté le plus haut l'émotion. C'est de cet Andante qu'est tiré le fameux extrait du film Barry Lyndon qui ouvre et ferme l'histoire d'amour de Barry

avec la belle Lady Lyndon. Mi mélancolique mi tendre et avec un charme fou, cette marche dansée concentre en son ambivalence, tout le génie de Schubert. Ce soir le retour du thème tant aimé dans le final avec les arabesques et les volutes du piano a été un moment magique. Le public conquis a fait une belle ovation aux artistes. Le mouvement lent d'un trio de Beethoven a constitué un bis charmant et apaisant après ce bain d'énergie musicale.

Le public est là pour de la musique de chambre. Une saison spécifique pourrait connaître un grand succès à Toulouse. L'auditorium St-Pierre des Cuisines est un écrin idéal. Le patient travail de commentaire que fait Philippe Cassard avec ses Notes du traducteur y est pour beaucoup. La saison de la salle Croix Baragnon avec son concert du mardi qui l'accueille régulièrement mérite d'être suivie. Nous en rendrons compte avec fidélité.

Compte rendu, concert. Toulouse. Saint-Pierre-des-Cuisines, le 12-01-2016 ; Franz Schubert (1797-1828) : Trio n°1, D.898, en si bémol majeur ; Trio n°2 ,D.929,en mi bémol majeur ; David Grimal, violon ; Anne Gastinel, violoncelle, Philippe Cassard, piano .

Illustration : Philippe Cassard © JB Millot

Compte rendu, concert. Toulouse. La Halle-aux-grains, le 12 janvier 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791): Symphonie n° 31 en ré majeur K.297; Andante pour flute et orchestre en ut majeur, K.315; François Devienne (1759-1803) : Concerto pour flute et orchestre n° 7 en mi mineur ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°6 « Pastorale » en fa majeur,Op. 68; Emmanuel Pahud, Flute ; Orchestre National du Capitole de Toulouse.Giovanni Antonini,

direction.



Délaissant ses bases baroques, le chef **Giovanni Antonini** est venu plusieurs fois diriger l'Orchestre du Capitole avec succès. Nous avons connu le maestro italien plus inspiré dans sa direction qui ce soir a semblé sans relief. Ne ménageant pas les effets dans ses gestes, c'est parfois avec brutalité et sans charisme qu'il a semblé brider l'orchestre et a paru même le violenter. La symphonie « Parisienne » de Mozart avec un orchestre riche a été seulement brillante, sans élégance et sans finesse au delà d'effets diaphanes pour les cordes. Peu de nuances, peu de couleurs : Mozart comme absent. Avec l'entrée du flûtiste Emmanuel Pahud, l'élégance était attendue. Las, le génial flûtiste, a lui aussi été bridé dans sa fine musicalité et a fait ce qu'il a pu avec un orchestre lourd et sans nuances vraiment marquées. Comment alourdir ce si délicat andante pour flûte et orchestre avec un soliste si sobre?

Emmanuelle Pahud : flûte subtile et musicale

Voulant probablement faire bonne mine, le chef a demandé une rage hors de propos à l'orchestre dans l'introduction du Concerto de Devienne. Emmanuel Pahud n'a pas pu vraiment s'imposer en musicien et a du rester virtuose au milieu de cette brutalité. L'andante a été ennuyeux par manque de couleurs de l'orchestre. Seule la beauté du son du flûtiste a régalé nos oreilles. Ce son toujours homogène, jamais métallique et toujours parfaitement juste, fait d'Emmanuel Palud le digne héritier des plus grands flûtiste de cette

fameuse école française justement crée par Devienne.
Le final du concerto, brillant et virtuose a permis à Emmanuel Pahud d'imposer une suprématie indiscutable avec l'élégance d'une autorité naturelle.
C'est dans le bis absolument somptueux que le flûtiste franco-suisse a donné la mesure de son talent. Son interprétation sensible et sensuelle de cette pièce incroyable de Debussy a rendu cruelle les limites que la direction si peu inspirée d'Antonini a imposé au brillant flûtiste. Le Faune s'est éveillé sous nos yeux et la sonorité délicate de sa flûte, dans des nuances subtiles et des couleurs diaphanes, a été un enchantement. Que de poésie, délicatesse dans ces notes comme suspendues et mourantes ! Le silence long et ému qui a suivi la dernière note évanouie a été un grand moment de musique.
Après ce sommet de musicalité, la deuxième partie du concert, avec la sixième symphonie de Beethoven a passé sans rien de remarquable. Si justement la flûte en bois très poétique de Sandrine Tilly, en parfaite harmonie avec ses amis des bois, le hautbois de Louis Seguin, la clarinette de David Minetti et le basson de Lionel Belhacène, nous ont tous offert de belles couleurs et une belle homogénéité créant des ilots de grande musicalité.

Un « petit » concert sauvé par la musicalité d'Emmanuel Pahud dans son bis. La seule motivation d' un chef ne suffit pas s'il lui manque l'inspiration afin de permettre à un chef d'oeuvre comme la Pastorale de se déployer.

Compte rendu, concert. Toulouse. La Halle-aux-grains, le 12 janvier 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791): Symphonie n° 31 en ré majeur K.297; Andante pour flute et orchestre en ut majeur, K.315; François Devienne (1759-1803) : Concerto pour flute et orchestre n° 7 en mi mineur ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°6 « Pastorale » en fa majeur,Op. 68; Emmanuel Pahud, Flute ; Orchestre National du Capitole de Toulouse.Giovanni Antonini, direction.

Recréation de Dante, opéra de Benjamin Godard



Munich, Versailles : les 31 janvier, 2 février 2016. Recréation de Dante de Godard. 2 dates pour une récréation attendue, celle de l'opéra en quatre actes de **Benjamin Godard (1849-1895)**, Dante, créé à l'Opéra Comique (place du Châtelet), le 13 mai 1890. On connaît bien à présent Benjamin Godard, doué d'un vrai sens dramatique, d'une rare intelligence structurelle dont les développements ne sont jamais gratuits (en cela un Liszt à la française) ; il est l'élève du symphoniste – récemment révélé : Napoléon Henri Reber. Malgré ses dons incontestables, il échoue deux fois au Prix de Rome, or après la ruine paternelle, il doit gagner sa vie comme… compositeur. Un rythme effréné de compositions le motive alors pour affirmer sa place dans le milieu parisien. Emule de Beethoven, Schumann, Mendelssohn, le « germaniste Godard se targauit de n'avoir jamais ouvert de partition de Wagner (selon Bruneau, un rien partial). Dans la décennie 1888 où s'impose le wagnérisme, Godard cultive une esthétique à rebours, schumanienne et beethovénienne, qui passe alors pour « réactionnaire ». Un nostalgique décalé dont le profil maigre, l'air d'un ermite possédé ne laissait pas ses contemporains indifférents : « *il passait dans la rue, raidissant sa grande taille, portant haut la tête et dardant un regard fixe, ainsi que certains jeunes prêtres angoissés, torturés. Sa démarche automatique, ses geste saccadés, sa*

maigre silhouette, sa figure osseuse et ravagée où poussait une barbe rare, ses cheveux drus s'échappant du chapeau, faisaient se retourner les promeneurs, intéressés et inquiétés à la fois par ce singulier homme sombre » ainsi que le décrit dans un élan romanesque Alfred Bruneau dans Gil Blas, 11 janvier 1895).

Proche de la simplicité et de l'évidence mozartienne, prônée par Gounod, Godard affirme un tempérament nettement original qui allie finesse, sens de l'architecture, efficacité dramatique, séduction mélodique. En cela il fut immédiatement admiré par Massenet qui citait Le Tasse comme un sommet dramatique à redécouvrir (d'autant que la partition complète pour orchestre, signalée comme perdue, vient d'être redécouverte au USA). Le Tasse demeure l'un des plus grands succès de Godard en 1878 (commande de la Ville de Paris, comme Le Paradis Perdu, fresque académique, un rien compassée et mièvre de son contemporain Théodore Dubois : lire notre critique de l'oratorio Le Paradis perdu de Dubois).

Mort très jeune, à 46 ans,

Solitaire et mélancolique, Godard, Schumann à la française

Godard dédicace sa partition au maître Ambroise Thomas (à sa Françoise de Rimini, insuccès de 1882). Si Thomas évoque surtout les Enfers et le pardon permis par l'amour de Béatrice, l'opéra de Godard porte bien son nom : il interroge plutôt l'homme et le poète florentin du XIIIème dans son époque (sur fond de guerre des Guelfes contre les Gibelins) ; Guelfe blanc, le poète s'est montré ardent défenseur pour un démocratie laïque, résistant contre le Pape, soutenant plutôt l'Empereur. Dans l'opéra de Godard, le héros admirable est restitué dans sa vie intime ; y paraissent les deux figures de femmes complémentaires et rivales : Gemma l'épousée écartée et Béatrice, l'aimée idôlatrée. La création poétique la plus

significative de Godard dans Dante, reste au III, une évocation synthétique qui renouvelle le genre des évocations infernales et fantastiques (d'où le culte de Godard pour Schumann et ses oratorios et mélodrames dont Manfred entre autres) : Apparition de Virgile, Chœur de Damnés, Tourbillon infernal, Divine Clarté et Apothéose de Béatrice. C'est une « Vision » (celle du rêve de Dante), d'un caractère poétique proche de la musique pure où le génie de Godard, dramaturge, allusif et subtil, s'affirme entre Gounod et Massenet. Le tableau infernal et fantstique s'ouvre par l'apparition rêvée de Virgile, passeur vers l'au-delà… Joncières réservé, y distingue nettement dans le fracas de l'orchestre, les hurlements des damnés (en l'occurrence, les cris des âmes condamnée d'Ugolin, de Francesca et Paolo), comme les silhouettes grimaçantes des Jugements Derniers de Michel-Ange ou Tintoret (des accents plus ennuyeux que saisissants).
Sur les traces des germaniques, et aussi de Berlioz, le compositeur poète imagine dans le sillon de Dante, le parcours hallucinant de l'élu, auquel il est permis après le Christ de descendre jusqu'aux Enfers (comme Orphée), puis invité à gravir les cimes montagneuses du Purgatoire jusqu'au Paradis où la vision poétique peut embrasser le vaste paysage qui s'y déroule à la mesure du cosmos insondable, impénétrable, mystérieux. Comme d'habitude les historiens attribuent aux moyens de la création, un effet détestable à l'audience, soulignant les imperfections ou les manques de tel interprète, l'indigence ou l'imbécilité crasse des scénographes, ou l'indisposition du chef… autant de critères incontrôlables aujourd'hui, mais auquel l'écoute contemporaine pourra apporter confirmation ou démenti : la juste valeur de la partition de Dante (à défaut du Tasse qui est une partition plus intéressante selon nous : à quand sa recréation). avec Dante qui au IVè acte voit la mort de Béatrice, et la lyre tragique étendre son empire, c'est toute l'introspection langoureuse et « étrange » de Godard qui s'exprime, totalement incomprise à son époque. Mais alors, Godard serait-il le Schumann français de cette fin du XIXè ? Eugène de Solenière

en témoigne à sa façon (Notules et impressions musicales, 1902) , soulignant combien atypique et solitaire, hanté par la mort (comme Robert), Godard rete un auteur méconnu, aussi ténébreux, mélancolique (Bruneau) que Dubois fut solaire et académique : « … il était un rêveur, un romantique attardé, un émotionnel intérieur avec des naïvetés expressives et ce qu'on pourrait appeler des pudeurs d'écriture ; il avait la sincérité de sentiments simples, la franchise d'une pensée claire en ses inquiétudes de nerveux pessimiste ».

A la création, La créatrice du Roi d'Ys, Cécile Simmonet écorche le rôle trop haut pour elle de Béatrice ; et l'orchestre, critiqué comme désordonné et hystérique atténue le succès de l'ouvrage. D'autant que les voix s'élèvent contre l'instrumentation et les couleurs de l'orchestre trop scintillant voire anecdotique qui manquait surtout de « grandeur » comme de souffle.

Dante de Banjamin Godard, recréation.
Munich, Prinzregenttheater, dimanche 31 janvier 2016, 19h
Versailles, Opéra royal, mardi 2 février 2016, 20h

ORCHESTRE DE LA RADIO DE MUNICH
CHŒUR DE LA RADIO BAVAROISE
Ulf Schirmer, direction
Dante, Edgaras Montvidas
Béatrice, Véronique Gens
Gemma, Rachel Frenkel
Bardi, Jean-François Lapointe
L'Ombre de Virgile, Andrew Foster-Williams
L'Écolier, Sarah Laulan
La Voix du Hérault, Topi Lethi Meyer

Des deux représentations, un disque est annoncé.
Diffusion en direct du concert du 31 janvier 2016 sur BR-Klassik

Dante de Benjamin Godard. Synopsis

ACTE I

Une place publique à Florence. La ville est déchirée par une querelle entre Guelfes et Gibelins. Tandis que le Collège du peuple se prépare à nommer un prieur qui devra apaiser les tensions, Simeone Bardi révèle à son ami le poète Dante – de retour dans la cité – qu'il s'unira bientôt à celle qu'il aimait secrètement : la belle Béatrice. À ces mots, Dante, épris de la même jeune fille, réprime son émotion. Après le départ des deux hommes, Béatrice entre, suivie de sa confidente Gemma : elle lui avoue sa tendresse pour Dante, qu'elle croit pourtant ne jamais revoir. La foule sort du palais. On annonce que le Collège du peuple nomme Dante chef suprême de la ville. Béatrice tressaille à ce nom, tandis que Dante, paraissant, s'apprête à refuser cet honneur. La jeune fille s'avance alors et lui redonne confiance : « Pour être aimé, fais ton devoir ». Cet aveu ambigu inquiète Bardi, tandis que le peuple acclame son héros.

ACTE II

Une salle du palais des Seigneurs, à Florence. Bardi fulmine de rage contre Dante. Gemma vient alors lui demander de renoncer à la main de Béatrice. Et quand il veut la chasser, lui disant qu'elle ne sait pas ce qu'est la jalousie, elle avoue qu'elle se consume aussi d'un amour non partagé : son cœur est épris du même Dante dont Béatrice est aimée. Ils s'éloignent tout deux ; Béatrice paraît, qui a tout entendu, cachée
derrière une tapisserie. Ces paroles de haine et cet aveu de tendresse la décident à renoncer à Dante. Le jeune homme entre justement. À Béatrice qui le repousse, il redit toute sa passion. Submergée par l'émotion, la jeune femme finit par se laisser vaincre. Paraît alors un groupe de Gibelins et de Guelfes suivi de Bardi. Charles de Valois est entré dans Florence et proclame l'exil de Dante, tandis que Bardi condamne Béatrice à finir ses jours dans un couvent.

ACTE III

Le Mont Pausilippe. À gauche, un tombeau creusé dans le roc, ombragé de lauriers-roses. Alors que des groupes de paysans dansent au son d'instruments champêtres, un vieillard désigne à un groupe de jeunes
écoliers venus de la ville le tombeau de Virgile. Tous l'ornent de palmes et de couronnes en chantant une hymne à sa gloire. Ils s'éloignent, le jour baisse lentement. Dante paraît, gravissant la montagne avec peine, épuisé et l'âme brisée. Il adresse à Virgile une ultime supplique : qu'il lui donne l'inspiration pour retrouver la gloire, en lui dictant le poème idéal. Il retrouvera ainsi l'estime de Béatrice. Ses yeux se ferment de fatigue, et tandis qu'il s'endort, le tombeau s'ouvre lentement ; Virgile en sort, couronné de lauriers. Dans une vision sublime et terrible à la fois, il fait voir à Dante l'Enfer – où voisinent notamment les âmes déchues d'Ugolin, de Francesca et Paolo – puis le Paradis. Une ultime vision céleste laisse voir Béatrice entourée d'anges : que Dante achève son œuvre, et elle celle-ci promet l'union des deux amants.

ACTE IV
Premier tableau : même décor qu'à l'acte précédent . Dante est réveillé par des chants de pâtres. Enivré par son rêve, il est décidé à retrouver Béatrice. Suivant les indications de Gemma, Bardi arrive alors et confie son repentir : la jalousie a fait place aux remords. Il propose d'emmener Dante dans le couvent de Naples où Béatrice est enfermée. Dante pardonne à celui qui lui rend le bonheur. Ils partent.

Deuxième tableau. À Naples. Le jardin d'un couvent. On voit passer Béatrice parmi les religieuses, pâle et se soutenant à peine. Elle confie à Gemma, venue la visiter, que sa mort semble prochaine. Elle se ressaisit pourtant lorsqu'on annonce la visite de deux hommes en qui elle espère retrouver Dante. C'est bien lui qui s'avance, suivi de Bardi. Les deux jeunes gens s'enivrent des mêmes paroles d'amour qu'ils avaient partagées à Florence. Mais la souffrance a trop altéré la

santé de Béatrice, qui subitement défaille. Malgré l'empressement de Gemma et de Dante pour la secourir, ses yeux se ferment pour la dernière fois, après avoir fixé le ciel. Elle expire en redisant les douces paroles que Dante avait entendues en rêve. Désespéré, il entend néanmoins les mots consolateurs de Gemma et se redresse, comme illuminé : « Oui ! je dois vivre encor ; je dois chanter pour elle ! Dieu l'a faite mortelle, moi, je veux l'immortaliser ! »

Benjamin Godard (1849-1895) : **contre Wagner, le premier romantisme de Schumann…** Violoniste surdoué (élève d'Henri Vieuxtemps), Benjamin Godard entre au Conservatoire de Paris où il étudie la composition avec Henri Reber, symphoniste récemment révélé. Candidat malheureux par deux fois au Prix de Rome, Godard s'affirme néanmoins tel un tempérament musicien de première qualité au début de la IIIè République. Le chambriste sait convaincre la clientèle aisée et volatile des salons parisiens : au piano, au violon et surtout à l'alto, Godard devient un partenaire et un soliste particulièrement apprécié.
Comme chef d'orchestre, il crée en 1884 la Société des Concerts modernes avec les musiciens des Concerts populaires de Pasdeloup. Professeur au Conservatoire de Paris, Godard pilote la classe d'ensemble instrumental à partir de 1887. Le compositeur laisse un catalogue riche d'environ 150 numéros d'opus, dans tous les genres : six opéras, dont Jocelyn (1888, célèbre « Berceuse »), et La Vivandière (succès posthume), Dante (1890) ; plusieurs symphonies à programme (Symphonie orientale, Symphonie légendaire avec chœurs, ou encore Le Tasse, symphonie dramatique avec soli et chœurs qui lui vaut le Prix de la Ville de Paris en 1878) ; plusieurs concertos, de la musique de chambre, des mélodies et toutun cycle original de musiques pour piano. En marge du wagnérisme triomphant et omniprésent alors en 1880 / 1890, – voir Victorin de Joncières et sa wagnérite aiguë, ou Chabrier et ses souvenirs de Bayreuth-, Godard cultive à contrecourant du vent dominant, un style bien à lui, plutôt tourné vers les

premiers romantiques français, tels Thomas, Gounod… revisitant les sources des « pionniers » du romantisme : Chopin, Mendelssohn et Schumann. Sa carrière s'achève brusquement : il meurt à moins de 50 ans en 1895 à Cannes, à 46 ans.

Dante, poète et démocrate laïque… D'origine noble mais de moyens modestes, Dante (1265-1321), orphelin précoce, témoigne de la force de dépassement subime que lui a suscité celle qu'il a adoré, platoniquement, mystiquement : Béatrice. C'est une source de sublimation et l'amour de toute une vie ; il la rencontre à 9 ans, la retrouve à 18 ans : elle mourra à 25 ans. En 1291, le jeune homme (26 ans) expose les vertus qui façonne toute une vie : le bien moral (Il Convivo, Le Banquet, publié en 1307). L'homme qui aime la beauté, aime Dieu même sans le savoir. Dans l'Italie politiquement secouée de 1293, Dante choisit la voie des apothicaires et des médecins (qui est celle aussi des libraires) pour gagner sa vie ; son aura et sa lumineuse présence comme sa pensée admirable le font choisir comme représentant des Guelfes blancs, aux idéaux démocratiques, pour une laïcité encore à inventer, soucieux de séparer pouvoir politique et église. Une telle vision est loin de susciter la majorité des Guelfes, séparés en « noirs » et blancs ». Le Pape Boniface VIII oeuvre pour les Guelfes noirs (démocrates moins ouvertement laïques que les blancs). Le Pape retient Dante au moment où les Guelfes noirs s'emparent du pouvoir à Florence (1301) : Dante le traître blanc est exilé avec ses proches (il a 36 ans). Mais Dante organise la résistance, soutenant la cause de l'Empereur contre le Pape : il voyage à Bologne, Vérone ; rencontre le nouveau ponte Benoît XI, abandonne peu à peu ses engagements auprès des Guelfes blancs, car son œuvre de poète théoricien le passionne exclusivement : il écrit à partir de 1307 et achève La Divine Comédie, publiée en 1555). Poète engagé, démocrate et laïque avant l'heure, Dante meurt le 14 septembre 1321.

CD. En plus de l'intégrale de l'opéra Dante de Godard, est aussi annoncé chez CPO, la Symphonie n°2, Trois Morceaux et la

Symphonie gothique, sous la direction de l'excellent jeune maestro David Reiland (à la tête de l'Orchestre de la radio de Munich). A suivre….

Les informations, citations, précisions de notre article proviennent de l'excellent texte d'introduction signé Gérard Condé, diffusé dans le communiqué de presse annonçant la recréation de l'opéra Dante de Benjamin Godard.

Elsa Dreisig, la Rosina dont en parle



Clermont-Ferrand. Rossini : Le Barbier de Séville. Les 15 et 16 janvier 2016. Attention de la création du sommet buffa de Rossini, créé en février 1816 au Teatro Argentina de Rome : Le Barbier de Séville d'après Beaumarchais. Le drame réalise une action qui a lieu avant l'opéra de Mozart : Les Noces de Figaro. Alors barbier à Séville, le jeune Figaro retrouve le Comte Almaviva qui lui demande à Séville son aide pour séduire et enlever la belle Rosine, alors séquestrée par son tuteur qui veut l'épouser, le vieux et soupçonneux Bartolo. Amoureux de la confusion (finales vertigineux et délirant dans l'esprit de Mozart), semant l'esprit de la révolution avant l'heure et d'une intelligence libertaire, Rossini le facétieux, alors jeune âgé de 26 ans, signe une musique enjouée, subtile, d'une ivresse mélodique incomparable où jaillit tel un joyau rebelle, l'indomptable Rosine (qui pourtant devenue épouse sage et unr ien frustrée, songera non sans amertume à ces années

miraculeuses où le Comte / Lindoro entreprenait tout pour la conquérir). La réussite des productions du Barbier rossinien dépend souvent de la composition qu'accordent les solistes aux deux personnages clés de Figaro et de la malicieuse Rosina. Soit deux emplois fétiches, vrais défis vocaux et dramatiques, pour baryton agile et mezzo-soprano coloratoure. Qu'en sera-t-il dans la nouvelle production présentée par le Centre lyrique Clermont Auvergne ? La sélection des chanteurs s'est déroulée lors du dernier Concours de chant lyrique où les deux rôles, de Figaro et de Rosine ont été distribué ; respectivement ce sont le baryton Viktor Korovitch et surtout la jeune et déjà sémillante Elsa Dreisig, lauréate du Concours de Clermont Ferrand 2015 (24ème édition) qui défendront sur scène, la magie dramatique de leurs personnages respectifs. Figaro est une jeune homme plein d'entrain, d'une vivacité complice ; Rosine est une jeune femme soucieuse de s'émanciper en choisissant celui qui ravira son cœur, en l'occurrence Lindoro (le patron de Figaro). Selon le fonctionenment à présent bien rodé du Concours lyrique de Clermont-Ferrand, les jeunes lauréats peuvent éprouver et perfectionner leur interpétation d'un rôle lors de la tournée d'une nouvelle production, en plusieurs dates, comme c'est le cas de cette nouvelle production du Barbier qui commence sa brillante avenure souhaitons le à Clermont-Ferrand à partir du 15 janvier 2016.

VIDEO. VOIR notre grand reportage vidéo dédié au Concours de chant de Clermont-Ferrand 2015 où de nombreuses séquences concernent la sélection du rôle de Rosine, avec un entretien avec Elsa Dreisig, après sa remise du Prix.

Informations Réservations

Clermont-Ferrand, Opéra-Théâtre

Rosini : Il Barbiere di Seviglia / Le barbier de Séville, 1816

Nouvelle production

Vendredi 15 janvier 2016, 20h

Samedi 16 janvier 2016,15h

De 12 à 48€

2h30 entracte compris

Chanté en italien . Surtitré en français

Accessible en audiodescription le samedi 16 janvier 2016



Direction musicale / **Amaury du Closel**

Mise en scène / **Pierre Thirion-Vallet**

Création du décor / **Frank Aracil**

Réalisation du décor / **Atelier Artifice**

Création des costumes / **Véronique Henriot**

Réalisation des costumes / **Atelier du Centre lyrique**

Création des lumières / **Véronique Marsy**

Traduction et régie surtitrage / **David M. Dufort**

Le Comte Almaviva / **Guillaume François**
Figaro / **Viktor Korotich ***
Rosina / **Elsa Dreisig ***
Bartolo / **Leonardo Galeazzi**
Basilio / **Federico Benetti**
Berta / **Anne Derouard**
Fiorillo et un Officier / **Jean-Baptiste Mouret**
Chœur **Opéra Nomade**

Orchestre Philharmonique d'État de Timisoara

Prochain Barbier à l'Opéra Bastille, 2 février > 4 mars 2016.

Pour les amateurs et connaisseurs du barbier de Rossini, l'Opéra Bastille à Paris affiche une prochaine production à partir du 2 février et jusqu'au 4 mars 2016. Avec dans un rôle qui devrait la révéler en France l'excellente Pretty Yende (jeune soprano sud africaine, lauréate du Concours Bellini 2011 avant d'obtenir le Concours Operalia) : agilité, grâce, timbre fruité et rayonnant, technique bel cantiste (célébrée par le Jury du Concours Bellini de 2011), Pretty Yende a tout pour éblouir dans le rôle de la jeune intrépide et conquérante Rosine…

1er Concours international Vincenzo Bellini 2010Album vidéo. Pretty Yende, June Anderson…

https://www.operadeparis.fr/saison-15-16/opera/il-barbiere-di-

siviglia